

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

N^o. 12.

Montréal, Jeudi, 22 Mars 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS

Le numéro de la semaine prochaine contiendra dans ses illustrations :

- 1^o Le portrait fidèle de Mme Albani ;
- 2^o La grande cantatrice représentée dans les différents rôles d'opéra de son répertoire ;
- 3^o Le portrait du petit *Freddy*, enfant de madame Albani.
- 4^o Albani dans Tannhauser.—Elizabeth en prière.

Mme ALBANI

(EMMA LAJEUNESSE)

L'administration de *L'Opinion Publique* a l'honneur de donner avis qu'à l'occasion du passage à Montréal de Mme ALBANI, la grande artiste Canadienne-Française, elle publiera son portrait, en double-page, dans le numéro du 29 courant. Ce portrait sera accompagné de la biographie de l'artiste, due à la plume de Napoléon Legendre.

Les personnes qui désirent se procurer ce numéro peuvent s'adresser au bureau de *L'Opinion Publique*, Montréal, en envoyant 7 centins seulement en timbres-poste. Le journal sera expédié *franc de port* à tous ceux qui feront remise de cette somme.

Les demandes seront reçues jusqu'au mercredi, 28 courant. Inutile d'écrire après cette date.

SOMMAIRE

TEXTE : Mme Albani.—L'honorable J.-L. Beaudry, par Sylvain Forêt.—Les cieux et leurs habitants, par Giulio.—Alexander Hamilton Stephens, par Chs. Thibault.—Nos gravures : Les saintes femmes au sépulcre ; Transmission de la force par les fils télégraphiques ordinaires.—Albani à Boston.—Les concerts Albani.—Labiche et les Prussiens.—Qui nous mène ?—L'approvisionnement d'un navire.—Choses et autres.—Poésie : La-bas-ici, par Ch. Perotte Deslandes.—Amour et larmes, par Mary.—Les décrets contre les princes.—De tout un peu.—Notes commerciales.—Nouvelles diverses.—Les échecs.—Sommaire du "Monde Illustré."—Pensées.—Le jeu de dames.—Annonces.

GRAVURES : La descente de la croix, par P. Rubens ; Les saintes femmes au sépulcre ; Transmission de la force par les fils télégraphiques ordinaires.

L'HONORABLE J.-L. BEAUDRY

La récente élection pour la mairie de Montréal s'est faite dans des conditions qui en ont rendu le résultat tout particulièrement intéressant. Elle a eu d'abord pour effet de modifier considérablement la position relative des différentes nationalités qui composent la population de notre ville, du moins en ce qui regarde les questions municipales, et ensuite de mettre plus que jamais en relief une personnalité remarquable à bien des points de vue, celle de l'honorable Jean-Louis Beaudry, maire de Montréal pour la neuvième fois.

On s'empare assez facilement de la confiance publique ; il suffit le plus souvent d'y mettre un peu de bonne volonté. Mais la conserver si universelle et si persistante,—surtout dans l'administration des affaires locales, où les hommes s'usent généralement si vite, et rester populaire en dépit d'inimitiés puissantes, et sans l'appoint qu'apporte toujours la discipline des partis politiques en faveur de leurs candidats,—voilà qui n'est certainement pas d'un homme ordinaire.

M. Beaudry n'est pas un lettré. Il n'a certainement

jamais écrit le moindre roman, et l'on me surprendrait fort en m'apprenant qu'il eût le plus petit sonnet sur la conscience. Ce n'est pas à dire qu'il soit sans études. Au contraire, il a son érudition, surtout l'érudition pratique de l'homme d'affaires, qui se tient toujours au niveau du jour. Il aime les arts, et apprécie l'instruction. Mais de tous les livres du monde, celui qu'il affectionne le plus—et ce n'est ni moi ni ses enfants qui l'en blâmerons—c'est son livre de caisse.

M. Beaudry est né d'une respectable famille de cultivateurs, à Sainte-Anne-des-Plaines, le 27 mars 1809. Il aura donc soixante-quatorze ans mardi prochain, et jamais septuagénaire n'a plus gaillardement et plus solidement porté ses trois quarts de siècle.

Peu d'hommes ayant dépassé la soixantaine ont si bien conservé la sûreté de la mémoire, la lucidité de l'intelligence, la vivacité du mouvement, l'éclair du regard, l'élasticité du jarret. Bon pied, bon œil, volonté inflexible, et indomptable énergie, voilà M. Beaudry, tel qu'il est encore aujourd'hui, et tel qu'il sera demain. Car il n'a pas l'air d'être au bout de sa carrière.

Il partit de son village à quatorze ans, et entra comme commis dans un magasin de nouveautés. Cette position, il l'occupa jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, tantôt à Montréal, tantôt à Merrickville, dans le Haut-Canada.

Nature pleine d'activité et de feu, le jeune Jean-Louis ne pouvait pas rester indifférent aux événements politiques de l'époque. Dès 1827, il signait la fameuse requête contre l'union projetée des deux provinces. Cinq ans plus tard, il prenait une part si active à l'élection de Papineau contre Bragg, que son patron, qui était un Anglais, le remercia de ses services. On sait combien cette élection sanglante, pendant laquelle trois Canadiens-français tombèrent sous les balles tories, avait passionné les esprits.

Mais, soyez tranquille, notre homme n'était pas né pour rester les bras croisés. Trois jours après, on le retrouvait installé derrière les comptoirs de M. Wm Deuglass, avec de meilleurs appointements qu'auparavant.

En 1834, il quittait cette situation pour entrer dans le commerce à son propre compte, en société avec feu M. Jean-Baptiste Beaudry, son frère cadet, qui était venu tenter avec lui les chances de la destinée. Tous deux gagnèrent la partie.

Pendant quinze ans, ils occupèrent ensemble un magasin, situé sur la rue Notre-Dame, en face du palais de justice. Ce magasin était remarquable par ses contrevents multicolores,—une idée de M. Jean-Louis Beaudry. Il n'en fallait pas plus pour rendre l'établissement populaire. L'endroit fut bientôt connu partout à la ronde sous le nom de "magasin aux contrevents barrés," et les chalandes affluèrent.

C'est là que les deux frères ont jeté les bases de leur fortune. Jean-Baptiste surveillait les ventes, et Jean-Louis les achats. Il fit douze fois le voyage d'Europe. MM. Masson, Bruneau et C.-S. Rodier avaient les premiers ouvert cette voie au commerce canadien-français ; M. Beaudry marcha sur leurs traces avec un succès qui ne s'est jamais démenti.

Mais tout cela n'empêchait pas le jeune patriote de s'intéresser activement aux affaires du pays. 1837 arriva gros d'orages ; et, comme la plupart des jeunes gens remarquables du temps, Jean-Louis Beaudry entra corps et âme dans le mouvement révolutionnaire. Il fut choisi comme vice-président des *Fils de la Liberté*, dont M. André Ouimet était le premier officier, association de jeunes Canadiens-français spécialement organisée pour contrecarrer les agissements du *Doric Club* qui, depuis longtemps, faisait des siennes.

Le 6 novembre, la rencontre eut lieu sur la rue Saint-Jacques, où le *Doric Club* vint attaquer les *Fils de la Liberté*. Ceux qui vivaient alors se souviendront toujours de la bagarre. Les trouble-fêtes furent reconduits jusque sur la Place-d'Armes. La police mit irrévérencieusement la main sur le collet du futur maire *inamovible* de la ville de Montréal, et n'aurait pas manqué de le coffrer comme un simple habitué de la cour du Recorder, s'il n'eût eu assez d'argent au gousset pour se cautionner lui-même.

Ce fut dans son propre salon que se signa le manifeste, devenu pièce historique, des *Fils de la Liberté*. Il arriva cependant un moment où la partie devint trop chaude ; il fallait déguerpir. En compagnie des

patriotes les plus compromis, Jean-Louis Beaudry traversa la frontière. Les fatales journées de Saint-Charles et de Saint-Eustache avaient eu lieu. Les révoltés avaient été écrasés. Loin de se décourager cependant, ils se préparaient à reprendre l'offensive l'année suivante, sous les ordres de Cote et Nelson.

Or, pour cela, il fallait des armes. Notre ami se multiplia. Il allait de New-York à Boston, d'Albany à Burlington, organisant des assemblées, recueillant des fonds, achetant des fusils. Pendant sept mois et demi, il se fit l'âme du mouvement ; et lorsque le gouvernement américain crut devoir mettre fin à ces préparatifs par trop en contravention avec les clauses élémentaires du droit international, notre ami était sur le point de rentrer au Canada avec quarante-trois mille cartouches à la fabrication desquelles il avait travaillé de ses propres mains dans les manufactures de Montpelier.

On connaît le dénouement tragique qui couronna la malheureuse entreprise. Les patriotes, pris de nouveau sans autres armes que quelques mauvais fusils de chasse, furent massacrés sous les murs d'Odeltown ; leurs chefs faits prisonniers, furent plus tard exécutés ou envoyés en exil.

Après la proclamation d'amnistie, M. Beaudry revint à Montréal, et se remit aux affaires ; mais il n'abandonna pas la politique. Rallié à la fraction du parti libéral qui acceptait le nouvel état de choses, sous les ordres de Lafontaine, il fut deux fois le candidat des conservateurs pour la division de Montréal, en 1854 et 1858, et fut défait chaque fois. Mais quand on songe que ses adversaires, dans les deux circonstances, n'étaient autres que sir Antoine-Aimé Dorion et Thomas d'Arcy-McGee, on peut ne pas s'étonner de ce résultat. Ajoutons que le vaincu d'alors a royalement pris sa revanche depuis !

Il fut élu maire de Montréal pour la première fois en 1862, contre son futur collègue au conseil législatif, feu C.-S. Rodier, qui fut battu par une majorité de 329.

L'année suivante, M. Beaudry fut réélu sans opposition,—son adversaire, M. Benjamin Holmes, ayant retiré sa candidature avant la votation.

En 1864, on lui opposa M. Doherty, aujourd'hui juge de la cour supérieure : M. Beaudry sortit victorieux de la lutte avec au delà de 400 voix de majorité.

Il fut réélu unanimement l'année suivante ; et, en 1866, se retira devant l'honorable M. Starnes, qui lui succéda au fauteuil civique. Quelques mois après, lors de l'organisation des gouvernements provinciaux, il fut nommé conseiller législatif.

Pendant ce temps-là, M. Beaudry avait abandonné son commerce, mais n'avait pas négligé ses affaires. Possesseur d'une fortune considérable, il se mit à la tête de plusieurs entreprises financières, et notamment de la banque Jacques-Cartier, dont il fut l'un des fondateurs et le président le plus actif. En 1874, sa sûreté de coup d'œil lui fit prévoir la crise vers laquelle marchait à grands pas cette institution jusqu'alors si prospère. Il avertit ses collègues, leur prédia ce qui devait arriver, et finalement se retira du conseil d'administration, échappant ainsi au désastre qui engloutit ou entama tant de fortunes laborieusement amassées. Cela ne contribua pas peu à rehausser la réputation d'habileté que M. Beaudry avait gagnée dans les affaires et sur les banquettes du conseil de ville.

Les finances municipales se trouvant considérablement obérées, les contribuables de Montréal songèrent à en confier de nouveau la garde à celui qui les avait déjà si bien administrées. Redevenu candidat à la mairie, M. Beaudry vainquit son concurrent, M. Ferdinand David, alors député de Montréal-Est au parlement de Québec, par l'écrasante majorité de 1,960 voix.

L'année suivante (1878) élection par acclamation.

En 1879, il subit un échec. Une certaine combinaison se fit entre la population anglaise, une forte partie des libéraux, et la fraction programmatiste du parti conservateur ; il en résulta que 200 voix à peu près de majorité portèrent son adversaire, M. Sévère Rivard, au poste de premier magistrat.

Mais M. Beaudry n'était tombé que pour mieux se relever. En 1881, il battait feu M. Nelson par 234 voix ; en 1882, M. le Dr Leprohon par 905 ; et enfin, cette année, il vient de défaire M. Bulmer par 212 voix.